

mettait en honneur les défenses bouddhiques et ne faisait rien qui ne fût correct.

Comme il était fort pauvre, il loua ses services à un marchand pour porter ses bagages. Tous deux mangeaient sur le bord d'une rivière qu'ils venaient de traverser lorsqu'une bande de corbeaux se mit à croasser ; le marchand en éprouva de la crainte dans son cœur et tous les poils de son corps se hérissèrent, mais le Bodhisattva ne fit qu'en rire. Après avoir mangé, ils s'en allèrent.

Revenu dans son pays, le marchand dit au Bodhisattva en lui payant ses gages : « Quand les corbeaux ont crié, pourquoi avez-vous ri ? » Il répondit : « Les corbeaux m'ont dit : Cet homme a des perles blanches d'une valeur considérable ; tuez-le pour prendre ses perles ; quant à nous, nous désirons manger sa chair. — Voilà pourquoi j'ai ri. » Le marchand reprit : « Pourquoi ne m'avez-vous pas tué ? » Le Bodhisattva répondit : « N'avez-vous pas vu que ç'aurait été là, d'après les livres bouddhiques, un crime immense comme le ciel ? Dire qu'il n'y aurait pas eu de conséquence néfaste, c'est se tromper soi-même. J'ai regardé les règles écrites droites, vraies et qui n'ont pas de supérieures et j'ai observé la pure bonté des Bodhisattvas : tous les êtres qui volent, marchent ou rampent, vous devez les aimer et ne pas les tuer ; même un brin d'herbe, s'il ne vous appartient pas, vous ne devez pas le prendre ; celui qui aime à tuer n'est pas bon ; celui qui aime à prendre n'est pas pur. Dans une vie antérieure, j'ai eu le défaut d'aimer à prendre et maintenant je me trouve dans cette triste condition d'être fort pauvre et de devoir vous louer mes services. Si maintenant j'avais commis une nouvelle faute, j'aurais semé pour moi des châtiments sans limites et je ne me serais pas conduit en disciple du Buddha. J'aime mieux mourir pauvre et humble en obéissant à la sagesse que de vivre riche et honoré en agissant contrairement à la sagesse. » Le marchand lui dit : « Fort